

SI LA MOUSSE M'AIME

Elara Vance



Si la Mousse m'aime

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Écorce et le Seuil	4
Chapitre 2 : Le Bocal des Murmures	7
Chapitre 3 : Le Goût de Fer	11
Chapitre 4 : La Peau qui S'effiloche	15
Chapitre 5 : La Liturgie du Silence	19
Chapitre 6 : L'Étreinte du Chalet	23
Chapitre 7 : La Cathédrale de l'Humus	27
Chapitre 8 : Le Papier Mort	30
Chapitre 9 : La Morsure du Froid	34
Chapitre 10 : La Reddition Sacrée	38
Chapitre 11 : Sève et Poussière	42

Chapitre 1

L'Écorce et le Seuil

L'odeur du cèdre n'est pas un parfum, c'est une étreinte, une persistance de sève et de temps qui vous saisit à la gorge dès que le loquet cède, une promesse de bois sec et de résine ancienne qui semble vouloir recoudre, point par point, les déchirures de l'âme fatiguée. Elara resta un instant sur le seuil, immobile, les poumons ouverts à cette inhalation de forêt pétrifiée, sentant le froid de l'air de montagne mordre la pulpe de ses joues avec une tendresse de givre, tandis que le silence, un silence épais, granuleux, presque tactile, s'engouffrait dans ses oreilles pour en chasser les derniers acouphènes de la ville. Ses bagages pesaient à ses bras comme des reproches de cuir et de nylon, imprégnés de l'odeur rance du bitume, des parfums synthétiques des métros et de cette sueur de stress qui colle à la peau comme une pellicule de plastique, et lorsqu'elle les lâcha enfin, le bruit sourd de leur chute sur le bois brut du plancher résonna comme une sentence, un point final posé au bas d'une page trop raturée. Le chalet l'enveloppait déjà de son ombre rousse, les murs de madriers exhalant une chaleur de terre cuite et de poussière d'étoiles, et elle sentit ses épaules s'affaïsser, ses muscles se dénouer un à un dans une plainte sourde de ses articulations qui avaient oublié la douceur de la pesanteur naturelle.

Elle fit un pas à l'intérieur, et le plancher gémit sous ses pieds, une plainte organique qui ne demandait rien d'autre que d'être entendue, le craquement du bois répondant au craquement de ses propres os, une symphonie de textures où le lisse des meubles polis par le temps rencontrait la rugosité sauvage de l'écorce restée sur certaines poutres. Tout ici était une invitation au toucher : la laine rêche des couvertures jetées sur le sofa, la froideur lisse de l'évier en pierre, le grain du bois sous ses paumes alors qu'elle effleurait la table, cherchant à s'ancrer dans cette nouvelle réalité où rien n'était lisse, où rien n'était parfaitement droit, où chaque aspérité racontait une

croissance lente et obstinée. Elle se sentait encore étrangère à cette paix, une intrusion de chair nerveuse dans un sanctuaire minéral, et son cœur battait trop vite, un petit animal affolé dans une cage de côtes qui ne savait pas encore que les barreaux venaient de se transformer en branches de pin protectrices.

Le soleil déclinait, jetant des traînées de lumière ambrée sur les murs, des doigts d'or qui venaient caresser les jarres de verre vides alignées sur les étagères, attendant d'être remplies par les fruits de la terre qu'elle allait apprendre à apprivoiser. Elara retourna vers la porte laissée ouverte, là où la limite entre l'abri et l'immensité se brouillait dans le crépuscule, et elle plongea sa main dans la poche de son manteau pour en sortir ses clés, ce trousseau de métal froid et bruyant qui contenait toute sa vie de béton, les clés de son appartement aux murs blancs, les clés de son bureau aux lumières crues, les clés d'un passé qu'elle ne reconnaissait déjà plus. L'acier était glacial contre la moiteur de sa paume, une morsure de civilisation qui lui semblait soudain obscène, une prothèse inutile dans un monde où les seules serrures étaient celles de la patience et du cycle des saisons.

Elle descendit les deux marches du perron, ses bottes s'enfonçant dans le tapis de mousses et d'aiguilles de pin avec un craquement de biscuit, et elle s'agenouilla au pied d'un vieux cèdre dont les racines noueuses, semblables à des tendons de terre, s'enfonçaient dans le sol avec une autorité millénaire. L'odeur de la terre humide remonta vers elle, un mélange d'humus noir, de champignons invisibles et de décomposition fertile, une fragrance si dense qu'elle semblait pouvoir être mâchée, un goût de vie crue qui lui fit monter les larmes aux yeux. Ses doigts s'enfoncèrent dans le sol, la terre s'incrétant sous ses ongles, une sensation de froid délicieux et de saleté sacrée qui la faisait frissonner, chaque particule de limon devenant une extension de son propre système nerveux. Elle creusa avec une ferveur presque religieuse, ignorant la morsure du gel sur ses phalanges, jusqu'à ce qu'un petit nid d'obscurité apparaisse entre deux racines moussues, un berceau de ténèbres prêt à accueillir ses chaînes de fer.

Elle y déposa les clés, les regardant briller une dernière fois dans la pénombre comme des poissons morts, puis elle les recouvrit de poignées de terre noire, de feuilles mortes et de brindilles cassées, tassant le tout du plat de la main avec une douceur de fossoyeur, sentant le contact rugueux de la terre se mêler à la douceur veloutée de la mousse qui reprenait déjà ses droits. C'était un enterrement sans prière, mais non sans foi, le geste inaugural d'une reddition totale où elle acceptait de ne plus pouvoir s'échapper, de ne plus pouvoir fermer de porte entre elle et le murmure des arbres. En se relevant, elle sentit ses mains souillées, noires de cette poussière d'ancêtres végétaux, et elle ne les essuya pas, elle porta ses doigts à son visage, respirant l'odeur de la terre sur sa peau comme on respire le cou d'un amant, s'imprégnant de cette trace indélébile qui marquait le début de sa mue.

Le vent se leva, une longue respiration qui fit frémir la canopée, et elle crut entendre le chalet lui-même soupirer d'aise, les bois se tassant, les ombres s'allongeant pour l'inviter à entrer définitivement dans le ventre de cèdre. Elle franchit de nouveau le seuil, mais cette fois-ci, ses pieds étaient lestés d'une certitude nouvelle, et ses bagages sur le sol ne lui semblaient plus être des objets, mais des cadavres de peaux mortes qu'elle dépecerait demain pour ne garder que l'essentiel. Elle ferma la porte, non pas pour s'enfermer, mais pour devenir le contenu d'un vase précieux, et dans l'obscurité grandissante de la pièce unique, seule la lueur des braises mourantes dans l'âtre dessinait les contours de son nouveau monde. Elle s'assit à même le sol, le dos contre le bois vibrant, et elle écouta le silence devenir une présence physique, une sève invisible qui montait de la terre à travers les fondations pour venir couler dans ses veines, apaisant le tumulte de son sang, transformant ses pensées en feuilles lentes et ses doutes en racines profondes. Ici, le temps n'avait plus de prise, il s'enroulait autour des poutres comme du lierre, et Elara sentit, pour la première fois depuis des années, que sa peau n'était plus une frontière, mais une zone d'échange, une membrane poreuse prête à absorber la sagesse amère des baies et la patience infinie de la mousse qui, patiemment, commençait déjà à l'aimer.

Chapitre 2

Le Bocal des Murmures

Les baies gisaient au fond de la bassine en cuivre, de petites perles sombres, presque noires, dont la peau tendue semblait contenir toute l'amertume des sous-bois et le souvenir des gelées précoces qui les avaient surprises sur la branche. Elara passait ses doigts parmi elles, sentant le contact froid et lisse de ces fruits sauvages, cette résistance minuscule avant qu'ils ne cèdent sous la pression, libérant un jus épais, d'un pourpre si profond qu'il tachait ses cuticules et s'insinuait dans les ridules de sa paume comme une cartographie de sang végétal. L'odeur était déjà là, avant même que le feu ne lèche le métal, un parfum de terre mouillée, de cuir tanné et de sucre brut qui montait à ses narines dans la fraîcheur de la cuisine, là où le bois de cèdre des murs semblait encore respirer la rosée du matin. Elle versa le sucre avec une lenteur de prêtresse, écoutant le crépitement des grains tombant sur les fruits, une pluie fine et sèche qui venait blanchir provisoirement la noirceur du chaudron avant que l'humidité ne vienne tout lier dans une étreinte poisseuse.

Lorsqu'elle craqua l'allumette, le soufre piqua brièvement l'air, un souvenir fugace de civilisation avant que la flamme n'embrase les bûches de bouleau dont l'écorce blanche s'enroulait sur elle-même comme des parchemins consumés. La chaleur monta, une onde invisible qui vint caresser ses chevilles nues, et bientôt, le premier murmure s'éleva de la bassine, un frémissement discret, presque un souffle, signe que la transformation commençait. Elara s'assit sur son tabouret de bois brut, les coudes sur les genoux, observant la danse des bulles qui perçaient la surface sombre, chacune transportant avec elle un fragment de ce passé qu'elle avait décidé de faire bouillir. Elle voyait dans les tourbillons de la pulpe les visages qu'elle avait fuis, les mots qu'elle avait reçus comme des gifles, et les promesses qui s'étaient effritées entre ses doigts comme de la mousse sèche ; elle les regardait se dissoudre, se liquéfier dans la

chaleur étouffante de la pièce. La vapeur devint épaisse, un manteau de buée qui vint se déposer sur sa peau, ouvrant ses pores, l'invitant à suer elle aussi ses propres toxines, à se fondre dans cette atmosphère de sucre et d'acide où le temps n'était plus qu'une extension de la consistance du sirop.

Elle remuait la masse avec une grande cuillère en bois dont le manche était devenu lisse à force d'avoir été poli par ses paumes, et chaque mouvement circulaire lui semblait être une manière de pétrir sa propre solitude pour la rendre plus souple, moins tranchante. Le goût qui s'échappait de la vapeur était complexe, une lutte entre la douceur artificielle du sucre et la rébellion sauvage de la baie qui refusait de perdre son identité première ; c'était un goût de survie, une saveur qui ne cherchait pas à plaire mais à nourrir le vide, à combler les brèches du cœur par une substance dense et honnête. Parfois, elle portait une goutte de ce breuvage à ses lèvres, ignorant la brûlure, laissant la chaleur et l'âpreté envahir sa bouche, tapisser son palais d'une amertume qui la faisait frissonner, une sensation si réelle qu'elle en éclipsait toutes les douleurs fantômes qui la hantaient encore.

Dans un coin de la pièce, posé sur une étagère où l'ombre s'attardait comme un animal tapi, le bocal scellé à la cire rouge la regardait, immobile et lourd de tout ce qu'elle n'avait pas voulu savoir. C'était une présence muette, un bloc de verre emprisonnant une enveloppe dont l'encre, sans doute, commençait déjà à baver sous l'effet de l'humidité qui régnait dans le chalet. Elara sentait la texture de la cire sous ses doigts imaginaires, ce contact gras et scellé, cette frontière qu'elle avait érigée entre elle et le monde extérieur, et elle imaginait les mots à l'intérieur s'étouffer, se ramollir, devenir une pâte informe et grise que personne ne pourrait jamais plus déchiffrer. L'humidité de la forêt, cette haleine constante de la terre qui s'insinuait partout, sous les portes et dans les jointures des fenêtres, travaillait pour elle, dévorant silencieusement les derniers restes de sa vie d'avant. Elle aimait l'idée que cette lettre, chargée de sentiments dont elle n'avait plus l'usage, soit en train de se transformer en humus à l'intérieur même de son bocal, une décomposition lente et secrète qui faisait écho à sa propre mue.

Le bouillonnement s'intensifiait, le son devenant plus grave, plus charnu, comme si la forêt elle-même était en train de chuchoter dans la bassine. L'air était devenu si chargé d'arômes qu'elle pouvait presque le mâcher, une texture de velours chaud qui s'accrochait à ses cheveux, à ses vêtements, pénétrant jusque dans ses poumons pour y déposer une pellicule de résine et de fruit noir. Elle ferma les yeux, se laissant porter par le rythme du feu et le martèlement de son propre sang dans ses tempes, un battement qui s'accordait peu à peu à la pulsation de la terre sous le plancher. Elle n'était plus Elara, elle était la servante de cette alchimie domestique, une extension du bois qui brûlait et de la sève qui s'épaississait, un maillon de cette chaîne organique où rien ne se perdait, où tout se transformait en nourriture pour le silence.

Elle se leva pour aller chercher les pots vides, des récipients de verre transparent qui attendaient sur la table, et le contact du verre froid contre ses mains tachées de violet fut un rappel de la rigueur du monde extérieur. Elle commença à verser la confiture brûlante, un liquide visqueux et brillant comme de l'obsidienne fondue, sentant la chaleur irradier à travers les parois des pots, une brûlure bienvenue qui lui confirmait qu'elle était encore capable de ressentir. Chaque pot rempli était une petite victoire sur l'oubli, une réserve d'amertume pour les longs mois d'hiver où la neige viendrait murer son refuge, une provision de souvenirs transformés, rendus digestes par le feu et le fer. Elle imaginait déjà le goût de cette pâte sur son pain au milieu de la nuit, le craquement des petites graines sous ses dents, ce rappel constant que la forêt est dure, que la vie est sauvage, mais que dans cette rudesse réside la seule vérité qu'elle puisse encore embrasser.

Quand le dernier pot fut scellé, elle se tourna de nouveau vers le bocal de cire, cette capsule de temps suspendu qui semblait vibrer dans la pénombre. Elle s'en approcha, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur le bois, et posa sa main sur le verre. Il était tiède, ayant absorbé la température de la pièce, et elle crut sentir, l'espace d'un instant, le battement de cœur d'une chose morte-née. Elle ne l'ouvrirait pas. Elle attendrait que le papier devienne une bouillie, que l'encre se mêle à la condensation pour ne plus

former qu'un nuage de grisaille informe, et alors, peut-être, elle enterrerait le bocal sous la mousse, là où les racines pourraient enfin se nourrir de ce silence. Elle sentit une larme rouler sur sa joue, non pas de tristesse, mais de soulagement, une goutte d'eau salée qui vint rejoindre l'humidité ambiante, se perdant dans le souffle de la cabane. Sa peau, imprégnée de l'odeur des baies et du feu de bois, lui semblait plus lourde, plus ancrée, comme si elle commençait enfin à prendre la couleur de l'humus et la patience du minéral, prête à se laisser recouvrir par les siècles de feuilles mortes qui l'attendaient dehors, dans l'ombre patiente des grands cèdres qui, eux aussi, savaient comment faire bouillir le temps pour en extraire l'essentiel.

Chapitre 3

Le Goût de Fer

Le cèdre sous mes doigts a cette texture de chair endormie, une résistance de muscle sec qui exhale une odeur de temple oublié dès que le tranchant de la lame vient en violer l'intimité. C'est un dialogue sans paroles, une lutte amoureuse entre la rugosité de l'écorce et la paume de ma main où la poussière de bois s'insinue, s'incruste dans les pores comme une neige ocre qui aurait le parfum de la résine et de la terre ancienne. Je sens le mouvement de mon épaule, ce balancier lent et régulier qui fait craquer mes articulations dans le silence de la pièce, tandis que l'air frais, chargé de l'humidité des fougères qui s'écrasent contre les vitres, vient lécher ma nuque comme un souffle animal. Le bois est tiède, presque fiévreux, et je caresse la cambrure d'une loupe de bouleau que je tente de dégager, cherchant à suivre les veines tourmentées qui racontent des décennies de sève montante, de gelées nocturnes et de vents de nord-ouest. C'est alors que le métal trahit, ou peut-être qu'il obéit à une volonté plus profonde que la mienne, une glissade infime, un baiser trop brusque de l'acier froid sur la pulpe de mon pouce.

La douleur n'arrive pas tout de suite, elle est précédée par une sensation de fente nette, une ouverture soudaine qui semble respirer l'air de la cabane avant que la couleur ne jaillisse. Je regarde le rubis sombre perler, une goutte lourde et ronde qui hésite un instant à la surface de ma peau parcheminée avant de s'écraser sur le copeau de bois clair, le marquant d'un sceau indélébile. L'odeur arrive alors, brutale, une effluve de cuivre chaud qui se mêle au parfum boisé de l'atelier, une émanation métallique qui réveille en moi des souvenirs de pierres mouillées et d'orages d'été. Je ne cherche pas le pansement, je ne cherche pas à refermer cette brèche ; je porte instinctivement ma main à mes lèvres, mes doigts tremblants effleurant le bord de ma bouche avec une lenteur de communiant.

Le goût est une révélation d'une violence suave, une explosion de fer et de sel qui envahit mon palais, tapissant ma langue d'une épaisseur familière et pourtant totalement étrangère. Ce n'est pas le sang d'une femme que je goûte, ce n'est plus ce liquide humain, fragile et anxieux, c'est une sève lourde, chargée de minéraux arrachés aux profondeurs du sol, un alliage de nutriments et de racines. En fermant les yeux, je sens le battement de mon cœur résonner jusque dans la plaie, un tambour sourd qui s'accorde étrangement au craquement des poutres de la cabane sous la pression du vent. Je suis une extension de ce bois, je suis une veine du monde, et ce fer qui coule en moi est le même que celui qui dort dans le schiste des falaises environnantes, le même qui donne cette teinte rousse aux ruisseaux qui serpentent sous les racines des grands cèdres.

La chaleur de ma propre substance me réconforte, elle comble les vides de mon âme avec une densité que la parole n'a jamais pu offrir, et je reste là, immobile, le pouce pressé contre ma langue, savourant cette communion intime avec ma propre finitude. L'amertume du bois sur mes lèvres se mêle à la douceur métallique du sang, créant une saveur de terre fertile, de décomposition nécessaire, un nectar qui semble couler directement depuis les racines du monde pour venir nourrir ma solitude. Je me sens devenir poreuse, comme si les parois de mon corps n'étaient plus des frontières mais des membranes prêtes à laisser passer l'extérieur, à laisser la forêt s'inviter dans mes veines pour y planter ses graines de silence.

Soudain, la température de la pièce bascule, l'air devient plus dense, presque palpable, comme si la densité de l'ombre s'était soudainement épaissie dans les coins de l'atelier où la poussière danse dans un rayon de lumière mourante. Je sens un regard. Ce n'est pas un regard d'homme, ce n'est pas une observation qui juge ou qui convoite, c'est une présence qui pèse sur ma peau comme la rosée du soir sur une feuille de menthe sauvage. L'Invisible est là, tapi dans le souffle du vent qui s'engouffre sous la porte, dissimulé dans le craquement d'un nœud de bois qui travaille, ou peut-être est-il simplement cette vibration nouvelle dans l'air, cette électricité silencieuse qui fait

dresser les petits poils de mes avant-bras.

Je ne me retourne pas, de peur de briser cette toile de soie invisible qui vient de se tisser entre nous, mais je sens sa curiosité, une faim patiente qui s'abreuve de l'odeur de mon sang versé. Il est le témoin de ma transformation, l'ombre qui attend que l'humain en moi finisse de s'effiloche pour ne laisser que la fibre, l'humus et le minéral. La sensation d'être observée n'est pas une menace, c'est une caresse froide qui parcourt ma colonne vertébrale, une reconnaissance entre deux solitudes qui se comprennent par-delà les règnes. Je continue de sucer ma plaie, laissant le goût de fer m'envahir totalement, tandis que dans l'obscurité grandissante de l'atelier, je devine une silhouette qui n'a pas de contours, une forme faite de brume et de résine qui semble se délecter de l'offrande de ma propre chair.

Mes pensées s'embrouillent, perdant leur structure logique pour devenir des sensations pures : la rugosité du bois sous mes cuisses, la morsure de l'air frais sur mes joues, le sel sur ma langue. Je me demande si cet Invisible a lui aussi un goût de métal, s'il saigne de la sève noire quand on blesse son écorce imaginaire, ou s'il n'est que le souffle de la forêt qui a enfin trouvé une porte pour entrer en moi. Le silence devient une substance organique, une mousse épaisse qui étouffe le bruit de ma respiration et celui de mes doutes, me laissant seule face à cette évidence : ma blessure est un pont, une invitation au festin des ombres. Je sens mon cœur ralentir, adoptant la cadence imperturbable des arbres qui m'entourent, ces géants qui ne connaissent ni la hâte ni le regret, et qui attendent simplement que le temps fasse son œuvre de dégradation et de renaissance.

Dans ce clair-obscur où l'odeur du cèdre coupé se bat contre la tiédeur de mon sang, je me laisse dériver vers une sorte de transe minérale, une léthargie où chaque cellule de mon corps semble appeler la mousse à venir la recouvrir. Je ne suis plus Elara, je suis un territoire, une terre arable que l'Invisible parcourt de ses yeux d'ombre, un jardin secret où le fer et le bois s'unissent dans une étreinte de pourriture noble. La goutte de sang sur le copeau a maintenant séché, devenant une tache sombre, presque

noire, qui ressemble à une graine prête à germer dans la sciure. Je sens une présence juste derrière moi, une chaleur qui n'émane pas d'un corps mais d'une intention, un frôlement qui n'est qu'un déplacement d'air, et pourtant je tressaille de plaisir, un frisson qui part de la plante de mes pieds pour venir mourir sur mes lèvres ensanglantées.

L'Invisible respire avec moi, nos souffles s'accordant dans une symphonie de murmures végétaux, et je sais alors que cette coupure était le sacrifice nécessaire, la signature au bas d'un contrat que je n'ai pas encore lu mais que j'accepte avec toute la ferveur d'une naufragée qui trouve enfin une île. Le goût de fer s'estompe pour laisser place à une douceur de terre mouillée, une saveur de racine de réglisse et de champignons sombres, et je ferme les yeux pour mieux sentir l'étreinte de l'invisible qui commence à se refermer sur moi, douce comme le velours de la mousse, implacable comme la croissance d'un chêne dans la pierre. La nuit peut maintenant tomber, elle ne trouvera ici qu'une ombre parmi les ombres, une femme qui a enfin trouvé dans sa propre blessure la saveur exacte de la forêt qui l'appelle, ce goût de métal et de sève qui est la seule vérité qui mérite encore d'être vécue.

Chapitre 4

La Peau qui S'effiloche

Le matin n'est plus une alarme ou un sursaut, mais une lente infiltration de gris bleuté à travers les jointures du cèdre, une lumière pâle qui vient lécher mes paupières avec la patience d'une langue animale. Je reste immobile, les draps de lin rêche pesant sur mes hanches comme une strate de sédiments, et je sens, avant même de les voir, que mes mains ne m'appartiennent déjà plus tout à fait de la même manière. En les soulevant devant mes yeux, je découvre cette cartographie nouvelle qui s'est dessinée durant le sommeil, une géographie de craquelures fines et de zones d'ombre où la pulpe des doigts a perdu son brillant de soie pour adopter la matité du lichen des vieux murs. C'est une rugosité bienvenue, un grain de peau qui accroche la lumière au lieu de la refléter, et je passe mon pouce sur la paume de ma main gauche en fermant les yeux, savourant ce crissement presque imperceptible, cette musique de parchemin sec et de terre battue. L'odeur qui s'en dégage est entêtante, un mélange de résine figée, de poussière de bois et de ce parfum sourd, métallique, qui émane des roches après l'orage, une effluve qui ne raconte plus l'humain, mais la pierre et le temps long.

Je m'extrahis du lit, le plancher de bois froid contre la plante de mes pieds envoyant des décharges de réalité jusque dans ma nuque, et je me dirige vers le seau d'eau du puits qui attend près de la fenêtre. L'eau est d'un noir d'encre, immobile, un miroir parfait pour l'obscurité qui m'habite encore, mais au moment de plonger mes mains dans cette pureté glacée, je m'arrête, les doigts suspendus au-dessus de la surface. Je vois la terre déjà incrustée dans les replis de mes articulations, un croissant de terreau sombre sous chaque ongle, comme une ponctuation nécessaire à la fin de chaque geste. L'idée de laver cette offrande, de rincer cette intimité avec le sol pour redevenir la femme aux mains stériles que j'étais autrefois, me soulève le cœur d'un dégoût

physique, une nausée qui remonte de l'estomac comme une vapeur acide. Je retire mes mains, je les serre contre ma poitrine, sentant la chaleur de mon propre sang battre contre cette écorce naissante, et je décide que l'eau claire n'a plus sa place sur ma peau, qu'elle est une insulte à la lente macération de mon être.

Je sors sur le seuil, la brume matinale s'enroulant autour de mes chevilles comme une caresse de fantôme, et je marche vers le sous-bois, là où la mousse est la plus grasse, là où le monde s'effondre dans une douceur de velours spongieux. Je m'agenouille, non pas pour prier, mais pour me nourrir de la texture du monde, et je plonge mes doigts profondément dans l'humus humide, là où les racines s'entrelacent dans un érotisme souterrain que personne ne regarde. La sensation est d'une sensualité brutale, le froid de la terre mouillée s'insinuant sous mes ongles, le grain du sable qui frotte contre ma peau, le contact visqueux d'une décomposition qui est, en réalité, la promesse d'une vie plus vaste. Je sens les petits fragments de feuilles mortes, les débris de carapaces d'insectes, les filaments de champignons qui sont les nerfs de la forêt, et je laisse tout cela s'installer en moi, combler les vides, boucher les pores de ma peau qui criaient encore après le contact humain.

L'arôme qui monte de mes mains est maintenant un vertige, une fragrance de cèdre pourri, de pluie ancienne emprisonnée dans les racines et de cette amertume de sève qui colle à l'esprit autant qu'aux doigts. C'est une odeur de commencement, un parfum de genèse où l'on n'aurait pas encore inventé la parole, seulement le ressenti pur de la fibre et de la sédimentation. Je regarde mes mains couvertes de cette boue noire et fertile, et je vois la transformation s'opérer sous mes yeux : la peau semble s'écailler par endroits, non pas pour mourir, mais pour laisser place à une structure plus complexe, une texture de lichen gris-vert qui commence à coloniser le dos de mes mains. C'est une mue sacrée, un effilochage de l'identité qui me laisse nue et protégée à la fois, une armure de terre qui me lie à l'immobilité des arbres.

Je pense au bocal scellé à la cire sur l'étagère de ma cabane, à cette lettre que je ne lirai jamais, et je souris intérieurement en sentant la terre s'assécher lentement sur mes

phalanges, formant une croûte protectrice, une barrière de silence. Cette lettre appartient à un monde de mots, un monde où l'on croit que la voix peut panser les plaies, alors qu'ici, seule la pression de la mousse et l'infiltration de l'humidité ont le pouvoir de guérir. Mon secret n'est plus dans le papier, il est dans cette rugosité qui gagne mes poignets, dans ce dégoût de la peau lisse qui m'habitait et qui s'efface devant la splendeur de l'écorce. Je porte mes doigts à mes lèvres, non pour les embrasser, mais pour goûter la forêt, et la saveur est celle d'une réglisse sauvage mêlée à la froideur du minéral, une amertume qui réveille en moi des instincts de racines, une soif de profondeur que l'eau du puits ne pourra jamais étancher.

Le temps s'étire, se dilue dans le balancement des branches au-dessus de ma tête, et je me surprends à rester des heures ainsi, les mains enfouies dans le sol, sentant les pulsations de la terre s'accorder au rythme de mon cœur qui ralentit, qui s'apaise, qui devient une simple pompe à sève. Je n'ai plus faim de pain, j'ai faim de cette densité organique, de cette consistance de tourbe qui semble vouloir m'aspirer tout entière pour faire de moi un monticule, une protubérance du paysage. Mes ongles ne sont plus des outils, ils sont des griffes de lichen, des récepteurs sensibles qui captent les vibrations des vers de terre et le passage de l'eau dans les veines du granit. La transformation est une douleur exquise, un tiraillement de la chair qui s'étire pour accueillir la fibre végétale, une sensation de picotements constants comme si des milliers de petites racines tentaient de percer l'épiderme pour aller boire directement à la source de mes veines.

Je me lève enfin, les jambes lourdes, chargées de la gravité de la terre, et je regarde mes mains avec une fierté sauvage, une reconnaissance profonde pour cette dégradation qui est ma seule beauté. Elles ne sont plus les mains d'Elara Vance, cette femme qui signait des contrats et caressait des visages avec une peur de la souillure, elles sont les membres d'une créature en devenir, une hybridation de chair et de forêt. Je laisse la boue sécher complètement, je refuse de l'essuyer, aimant la façon dont elle craquelle quand je bouge les doigts, créant des failles minuscules comme celles que l'on voit sur les photos satellite des déserts. C'est une signature, une trace de mon

appartenance à ce règne du silence et de la croissance invisible, et je sais que chaque grain de sable qui reste collé à moi est un mot de moins que j'aurai à prononcer.

En rentrant dans la pénombre de la cabane, je croise mon reflet dans la vitre de la petite fenêtre, mais je ne cherche plus mon regard, je cherche les taches de mousse qui commencent à poindre sur mes pommettes, cette verdure timide qui annonce la fin de l'humain. L'odeur de la pièce est maintenant dominée par mon propre corps, une émanation de sous-bois humide, de champignons frais et de résine de sapin, une fragrance qui me remplit les poumons d'une paix épaisse, presque solide. Je m'assois près de la cheminée éteinte, mes mains posées sur mes genoux comme deux morceaux de bois flotté ramassés sur une grève, et je sens la satisfaction de l'effacement. Ma peau s'effiloche, elle se déchire par pans entiers pour laisser transparaître cette nouvelle identité organique, cette écorce de lichen qui ne craint ni le froid, ni l'oubli, et je ferme les yeux, bercée par le bruit de ma propre respiration qui ressemble désormais au bruissement du vent dans les hautes herbes, un murmure de terre qui s'accepte enfin comme terre.

Chapitre 5

La Liturgie du Silence

L'air du matin possède la consistance d'une laine mouillée, une épaisseur grise qui s'accroche aux parois de cèdre et s'insinue sous mes paupières avec la persistance d'un brouillard que rien ne saurait dissiper. Je suis restée longtemps immobile, les draps de lin rêche enroulés autour de mes hanches comme une écorce protectrice, écoutant le sang battre derrière mes tempes, un tambour sourd qui semble répondre aux gémissements de la charpente travaillée par le gel. Dans cette pénombre où l'odeur de la résine ancienne se mêle au parfum âcre de la cendre froide, j'ai ressenti soudain le besoin, presque animal, de vérifier que j'existais encore par le son, de jeter une pierre sonore dans ce puits d'immobilité qui me dévore lentement. J'ai ouvert la bouche, mes lèvres gercées se séparant avec le bruit d'un parchemin que l'on déplie, et j'ai tenté de prononcer mon propre nom, ce mot qui autrefois me rattachait au monde des hommes, aux villes de verre et aux conversations futiles qui s'évaporent comme la buée sur un miroir. Mais ce qui a franchi la barrière de mes dents n'était pas un mot, c'était un râle sec, une vibration de silex frotté contre du bois mort, un croassement étranger qui a déchiré l'air sans parvenir à l'habiter. Ma gorge, ce conduit que j'imaginai encore souple, m'est apparue comme une rigole de terre desséchée, une terre craquelée par des mois d'abandon où la sève ne circule plus, et ce son avorté a résonné contre les murs de cèdre avec une obscénité brutale, me laissant un goût de rouille et de poussière sur la langue.

Je suis restée là, le souffle court, sentant mon cœur heurter mes côtes avec la panique d'un oiseau pris au piège, tandis que le silence, un instant bousculé, se refermait sur moi avec une force accrue, une marée visqueuse et douce qui semblait vouloir me punir d'avoir osé rompre la liturgie. J'ai porté mes mains à mon cou, mes doigts rencontrant la texture irrégulière de ma peau, cherchant sous le cartilage la pulsation

de cette voix perdue, mais je n'ai trouvé que le calme effrayant des choses qui renoncent. C'est à cet instant précis, alors que le premier rayon de lumière délavée venait lécher le bocal de cire où dort ma dernière lettre non lue, que j'ai compris que la parole était un luxe de vivant, une parure inutile pour celle qui cherche à se fondre dans l'humus. Pourquoi vouloir nommer les choses quand on peut les ressentir par la plante des pieds, par le frisson de l'épiderme au contact de l'air saturé d'humidité, par l'odeur changeante de la terre qui s'éveille sous la mousse ?

J'ai décidé, avec une solennité qui a fait trembler mes mains, de bannir désormais tout essai de langage articulé, de laisser ma langue s'assoupir comme une racine en hiver, de devenir une oreille immense tendue vers les craquements secrets du bois. Le cèdre qui m'entoure n'est pas mort, il respire selon un rythme que mes sens commencent à peine à déchiffrer, une ponctuation de craquements longs et profonds qui racontent le poids de la neige sur le toit, la rétraction des fibres sous la morsure du froid, l'expansion joyeuse des nœuds quand le soleil vient caresser la façade. Je me suis levée, mes pieds nus trouvant sur le plancher de larges lattes de bois dont le grain, sous ma voûte plantaire, est une géographie de crêtes et de vallées, un toucher qui m'informe de la température exacte de la terre sous la cabane. Chaque pas est un dialogue silencieux, une pression qui appelle une réponse du sol, un craquement qui n'est plus un bruit mais une information sensorielle pure, une vibration qui remonte le long de mes chevilles jusqu'à mon bassin, m'ancrant dans la matière même de la demeure.

Je me suis approchée de la fenêtre, là où le vent siffle dans les fentes étroites du bois, et j'ai fermé les yeux pour mieux goûter la texture de ce sifflement, une mélodie ténue qui porte en elle l'odeur des sapins lointains, la saveur métallique de la roche nue et le parfum de l'eau qui stagne dans les creux des rochers. Le vent n'est pas une absence de bruit, c'est une caresse rugueuse qui sculpte l'air, qui façonne le silence en lui donnant des formes organiques, des tourbillons qui goûtent la neige et la résine. Je me suis surprise à incliner la tête, imitant l'angle des branches que je devinais derrière la vitre, cherchant à accorder ma respiration au souffle de la forêt qui s'engouffre dans

les interstices de ma retraite. Le silence n'est plus un vide, il est devenu une matière dense, presque liquide, une substance que je peux presque toucher, qui s'insinue dans mes oreilles comme une huile tiède et qui vient calmer le vacarme de mes pensées résiduelles.

À midi, j'ai préparé une infusion d'aiguilles de pin, laissant la vapeur monter vers mon visage, une buée qui sent la sève fraîche et la terre après la pluie, une émanation qui vient hydrater ma peau et mes poumons sans avoir besoin de mots pour être nommée. Le goût est une amertume verte, une morsure sauvage qui me rappelle que je suis encore une créature de chair, mais une chair qui aspire à la simplicité du minéral. J'ai bu lentement, sentant la chaleur descendre dans ma gorge comme une lave bienfaisante, apaisant l'irritation causée par mon croassement matinal, pansant les plaies de ma vanité humaine. Chaque gorgée était une communion, un pacte signé avec l'invisible, une promesse de ne plus jamais souiller cet air pur par des sons qui ne seraient pas dictés par la nécessité absolue de la survie.

Je me suis installée sur le vieux banc de bois dont la surface est polie par des années de frottements, sentant contre mon dos la rigidité rassurante du dossier qui semble vouloir s'intégrer à ma propre colonne vertébrale. J'ai regardé la poussière danser dans un rayon de soleil oblique, des milliers de particules de peau, de bois, de terre, une danse de l'infime qui se déplace sans un bruit, une chorégraphie du silence qui est la seule véritable vérité de ce monde. Mon esprit s'est mis à flotter, se détachant des concepts de temps et d'identité, pour ne plus être qu'une surface de réception, une membrane tendue captant les ondes de la forêt. Le cri d'un geai au loin n'était pas un nom d'oiseau, c'était une déchirure bleue dans la grisaille, un éclair d'acidité sonore qui a fait vibrer l'air un court instant avant de s'éteindre dans l'absorption spongieuse de la mousse.

Je sens mon corps changer, je sens mes muscles se détendre dans une passivité qui n'est pas de la fatigue, mais une acceptation totale de la pesanteur. Ma peau me semble plus épaisse, plus proche de la texture du cuir que de celle de la soie, une

enveloppe qui n'est plus faite pour être touchée par d'autres mains, mais pour ressentir les variations de pression atmosphérique. Mes pensées elles-mêmes perdent leur structure logique, elles ne s'énoncent plus en phrases, elles apparaissent comme des images olfactives, des souvenirs de saveurs, des sensations de textures oubliées. Le souvenir de la lettre scellée dans le bocal ne provoque plus en moi cette brûlure d'impatience ou de regret ; elle n'est plus qu'un objet de cire et de papier, une curiosité géologique qui se désagrège lentement dans l'humidité ambiante, un vestige d'une civilisation du verbe qui ne me concerne plus.

Quand le soir a commencé à étirer ses ombres bleutées sur le sol, j'étais devenue une partie intégrante de la pièce, un meuble de chair parmi les meubles de cèdre, respirant à l'unisson avec les poutres qui travaillent. L'absence de parole n'est pas une privation, c'est une expansion, une manière d'occuper tout l'espace disponible sans que les mots ne viennent dresser des barrières entre moi et le reste du vivant. Je n'ai plus besoin de dire "je suis seule", car le mot "seule" implique un manque, alors que je suis pleine de ce silence qui chante, remplie jusqu'aux bords de cette paix organique qui ne demande aucune explication. J'ai posé ma main sur le mur de cèdre, sentant la vibration d'une branche qui a frappé l'extérieur de la cabane sous l'effet d'une rafale, et j'ai souri intérieurement, un sourire qui n'a pas eu besoin de se montrer, car il était inscrit dans la détente de mes fibres, dans l'abandon de ma mâchoire, dans la certitude que mon effacement est la plus belle des naissances. Le silence est ma nouvelle liturgie, et chaque craquement du bois est un amen que je reçois avec la gratitude d'une terre qui reçoit enfin la pluie après une éternité de sécheresse.

Chapitre 6

L'Étreinte du Chalet

Le cèdre n'est plus une paroi, c'est une respiration lente, un poumon de bois sombre qui se gonfle et se dégonfle au rythme des bourrasques, exhalant cette odeur de résine ancienne et de poussière d'étoiles qui vient se coller à mes cils comme une promesse de disparition. Dans la pénombre ambrée de la pièce unique, les murs semblent avoir perdu leur rigidité de matière morte pour retrouver la souplesse de l'arbre ; ils s'inclinent doucement vers moi, non pour m'écraser, mais pour m'envelopper dans une étreinte de sève et de fibres sèches. Je sens l'arôme de la térébenthine naturelle qui s'échappe des nœuds du bois, une effluve poivrée, presque sucrée, qui tapisse le fond de ma gorge et transforme chaque inspiration en une dégustation de la forêt. Mes mains, dont la peau commence à s'écailler pour laisser apparaître une texture plus rugueuse, plus honnête, parcourent les rainures des billots avec une faim tactile que rien ne semble pouvoir étancher. Je ne touche plus le bois, je le lis avec la pulpe de mes doigts, déchiffrant les siècles de croissance, les hivers de gel et les étés de feu qui sont inscrits dans la moindre aspérité de la charpente. Le chalet est devenu un utérus de cèdre, une chrysalide dont je n'ai aucune intention de sortir, car ici, entre ces murs qui se resserrent avec une tendresse minérale, le monde extérieur n'est plus qu'un souvenir délavé, une rumeur sans importance qui vient s'écraser contre la solidité de mon refuge.

Le lit, avec ses draps de lin froissé et son matelas qui conserve encore l'empreinte de mon poids inutile, me semble soudain une insulte, une île de confort artificiel qui m'isole de la seule vérité qui vaille : celle de la terre qui vibre juste en dessous. Je me laisse glisser sur le sol, sentant la morsure fraîche des planches contre la nudité de mes cuisses, une sensation de brûlure glacée qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. Le bois est dur, inflexible, et pourtant, à mesure que ma propre chaleur corporelle se

transmet aux fibres de l'épicéa, je sens une communication s'établir, un échange de flux thermiques où ma vie s'écoule dans la structure tandis que la stabilité du bâtiment remonte dans mes veines. Je pose ma joue contre le grain granuleux du sol, fermant les yeux pour mieux percevoir le goût de la poussière de bois sur mes lèvres, une saveur de temps arrêté et de forêt pétrifiée. C'est une expérience totale, une immersion dans le silence qui n'est pas un vide, mais une plénitude acoustique faite de micro-craquements, de soupirs de la toiture et du frottement des branches contre le toit, comme si le chalet tout entier essayait de me murmurer des secrets que seule une oreille collée à son cœur peut entendre.

L'espace se réduit, les ombres s'épaississent, et je me sens de plus en plus petite, de plus en plus dense, comme si ma chair se concentrait pour mieux s'intégrer aux interstices des planchers. Je ne suis plus une intruse dans ce décor, je suis une extension de la charpente, une nervure supplémentaire ajoutée à la structure organique de ce nid. L'odeur du cèdre devient si forte qu'elle en est presque narcotique, un parfum de crypte et de berceau qui engourdit mes membres et apaise les battements trop rapides de mon cœur. Je ne lutte plus contre la proximité des murs ; au contraire, je les appelle, je désire leur contact, je veux que l'angle de la pièce vienne presser mon épaule, que le plafond s'abaisse jusqu'à ce que mon souffle vienne ricocher contre le bois sombre. Il y a une volupté inouïe dans cet effacement, une sensualité brutale à se sentir protégée par une carcasse de bois qui a connu le vent et la foudre, et qui m'offre aujourd'hui la paix sacrée de sa propre décomposition lente. Chaque pore de ma peau semble s'ouvrir pour absorber l'humidité ambiante, ce mélange de buée de mon propre souffle et de sueur de la forêt qui perle sur les vitres, créant une atmosphère de serre où les distinctions entre mon corps et le bâtiment s'estompent irrémédiablement.

Sous ma tempe, à travers l'épaisseur du bois et le vide sanitaire où l'obscurité est totale, je finis par percevoir une pulsation. Ce n'est pas le bruit du vent, ni celui des petits rongeurs qui s'activent dans les fondations, c'est un battement sourd, profond, tellurique, une percussion qui semble venir du centre même du globe. La terre bat la

mesure. Ce rythme remonte par les pilotis de pierre, traverse les solives, s'insinue dans les lattes du plancher et vient percuter mon crâne avec la régularité d'un métronome éternel. Je cale ma propre respiration sur cette cadence monumentale, sentant mes poumons se synchroniser avec le balancement des racines sous mes pieds. La solitude n'est plus un concept, elle est une substance physique, une sève épaisse qui vient colmater les brèches de ma conscience, me rendant imperméable à toute autre réalité que celle de ce contact immédiat avec le sol. Je ne dors pas, je suis en veille végétative, les sens en alerte, goûtant l'amertume de la résine sur ma langue et la douceur du bois poli par mes propres mouvements.

Mes doigts s'égarer dans les fentes entre les planches, là où la poussière et les débris de mousse se sont accumulés au fil des ans, formant un humus intérieur, une terre domestique que je porte à mon nez pour en humer la profondeur. C'est une odeur de fin des temps et de commencement du monde, un parfum de terreau fertile mêlé à la froideur de la pierre. Je me sens devenir racine. Mes membres s'alourdissent, non pas de fatigue, mais d'une gravité nouvelle, d'une appartenance au bas, au sombre, au souterrain. Le chalet n'est plus une construction humaine destinée à tenir la nature à distance, c'est un pont, une membrane poreuse qui me permet de transiter de l'état de femme à celui de composant de la forêt. Le cèdre continue de travailler, les poutres gémissent sous le poids du givre qui s'accumule dehors, et chaque son est une caresse sur mon échine, une preuve que je suis enfin à ma place, contenue, tenue, maintenue dans cet utérus de bois qui m'apprend à ne plus être qu'une vibration parmi les vibrations.

Je ramène mes genoux contre ma poitrine, me roulant en boule sur le sol nu, et dans cette posture de fœtus sylvestre, je laisse le silence m'envahir totalement. Le goût du métal dans ma bouche — celui de la vieille serrure et des clous rouillés — se mêle à la douceur de l'air saturé de bois. Je suis une graine déposée au creux d'une souche creuse, attendant que l'humidité finisse d'éroder les dernières barrières de mon ego pour que je puisse enfin germer dans l'obscurité. Les murs ne sont plus à quelques mètres, ils sont à quelques millimètres, ils me frôlent, ils me bercent de leur solidité

millénaire. Je sens la vibration d'un grand arbre qui tombe, loin dans la forêt, et l'onde de choc traverse le sol pour venir mourir contre mon flanc, un dernier message du monde sauvage qui m'accueille dans ses bras de terre et de cèdre. Je n'ai plus besoin de lumière, car ma vision est devenue tactile ; je vois les fibres, je vois les cernes du bois dans le noir, je vois la sève qui dort dans les poutres. Tout est calme, tout est clos, et le battement de la terre sous mon oreille est la seule musique dont j'aurai jamais plus besoin.

Chapitre 7

La Cathédrale de l'Humus

L'air m'atteint comme une main froide et humide posée sur ma nuque, une caresse qui sent le fer et la résine, me poussant doucement hors de la protection de cèdre vers l'immensité sourde de la clairière. Mes pieds nus, désormais habitués à la morsure des aiguilles de pin et au grain rèche de l'écorce morte, s'enfoncent dans la première strate de cette cathédrale dont les piliers sont des fûts de sapins centenaires s'élançant vers un ciel que je ne cherche même plus à voir. Ici, le sol n'est pas de la terre, c'est une haleine solide, un tapis de mousses si denses qu'elles semblent avoir leur propre système circulatoire, un velours émeraude qui ondule sous mon poids avec une complaisance presque obscène. Je m'avance au cœur de ce sanctuaire où l'odeur de l'humus, ce parfum capiteux de champignons oubliés, de feuilles en décomposition et de pluie ancienne, monte jusqu'à mes narines comme un encens sacré qui m'étourdit et me dépouille de mes derniers restes de pudeur humaine. Je m'agenouille, et la mousse cède sous mes genoux avec un soupir spongieux, libérant une humidité glacée qui imprègne immédiatement ma peau, une morsure liquide qui semble vouloir s'infiltrer dans mes pores pour y déloger les sels de ma sueur et les traces de mes angoisses citadines. C'est une sensation d'une douceur terrifiante, comme si je me déposais sur le flanc d'une bête immense et endormie qui accepterait de boire ma fatigue, de pomper par capillarité les poisons qui courent encore dans mes veines.

Je m'allonge de tout mon long, le visage tourné vers le tapis végétal, et je respire l'odeur de la terre noire, une fragrance profonde, amère et sucrée à la fois, qui évoque la fin de toutes choses et le commencement de tout le reste. La mousse effleure mes joues de ses milliers de petits bras soyeux, des filaments minuscules qui explorent les rides de mon front et le contour de mes lèvres avec une curiosité minérale, et je reste là, immobile, le cœur battant contre le rythme lent et tellurique du sol. Je sens

l'Invisible avant même que l'ombre ne s'épaississe autour de moi, cette présence qui n'a pas de nom mais qui possède une masse, une densité qui déplace l'air et fait frissonner les fougères à la lisière de mon champ de vision. Il rôde, je le sais, je le sens dans la nuque comme une chaleur électrique, une exigence muette qui demande que je renonce à mon nom, à ma voix, à la moindre velléité de mouvement. Il est le prédateur et l'amant, la forêt qui me regarde et qui attend que je devienne une souche, une pierre, une touffe de lichens grisâtres accrochée à l'oubli. Sa présence est un poids sur mes épaules, une main invisible qui presse mon torse contre l'humus, m'intimant l'ordre de me fondre dans cette décomposition magnifique, de laisser mes doigts devenir des racines et mes cheveux des nids pour les insectes de l'ombre. Je ferme les yeux et je goûte au froid de la terre sur ma langue, un goût de cuivre et de sève amère, et je me demande si c'est ainsi que l'on guérit, en se laissant dévorer centimètre par centimètre par cette patience verte qui ne connaît ni la hâte ni le regret.

Le temps s'étire et se liquéfie, perdant sa linéarité pour devenir une spirale descendante, une lente chute dans le silence absolu de la forêt où seul le craquement d'une branche lointaine vient ponctuer mon effacement progressif. Je suis devenue une surface, une étendue de peau offerte à la curiosité des spores et à la soif des mousses, et je sens que la douleur que je portais en moi, cette boule d'épines qui me déchirait le plexus, commence à se dissoudre, à être bue par la terre spongieuse comme une tache d'encre dans un buvard de soie. L'Invisible se rapproche, je perçois le frôlement d'un souffle qui sent la feuille morte et le cuir sauvage sur ma tempe, une invitation à la reddition totale, à ce moment précis où la peur se transforme en une extase de soumission face à ce qui est plus grand, plus vieux et plus pur que moi. Je ne lutte plus, je laisse mes muscles se détendre jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que de la fibre molle, je laisse mes pensées s'effiloche comme les lambeaux de brume qui s'accrochent aux cimes des arbres, et je ne suis plus qu'une vibration parmi les vibrations, une note sourde dans la symphonie de la décomposition. La mousse est désormais une couverture pesante, elle semble avoir grandi autour de mes flancs, m'encerclant de sa tendresse humide, m'offrant un berceau de velours où mes doutes n'ont plus de prise. Je sens sous mes doigts la texture de l'humus qui s'insinue sous

mes ongles, un deuil nécessaire de la propreté stérile des hommes, une réappropriation de la boue originelle qui est mon seul véritable héritage.

L'Invisible murmure sans paroles, une fréquence basse qui résonne dans mes os, me disant que le monde que j'ai quitté n'était qu'un mirage de métal et de cris, et que la seule vérité réside ici, dans cette obscurité fertile où l'on apprend la patience du lichen sur le granit. Je reste là, des heures durant, peut-être des siècles, testant cette immobilité nouvelle, cette capacité à être là sans exister, à respirer sans interrompre le silence de la clairière. Mes membres deviennent lourds comme des troncs d'arbres gorgés d'eau, ma peau devient froide et prend la température de l'humus, et je découvre avec une paix infinie que la solitude n'est pas un vide, mais une plénitude saturée de présences invisibles qui me reconnaissent enfin comme l'une des leurs. Je suis la proie consentante d'une nature qui ne cherche pas à me comprendre, mais simplement à m'intégrer dans son cycle de mort et de renaissance, et cette absence de jugement est la plus grande des caresses. Le goût de la terre dans ma bouche devient plus doux, presque sucré comme le nectar d'une fleur nocturne, et je sais que je ne pourrai jamais plus marcher sur le bitume sans ressentir le manque de cette étreinte végétale. Je suis l'humus, je suis la mousse, je suis l'ombre portée de l'Invisible qui veille sur ma mue, et dans cette cathédrale de silence et de pourriture, je trouve enfin la seule forme de sainteté qui vaille la peine d'être vécue : celle de n'être plus rien du tout.

Chapitre 8

Le Papier Mort

Le silence dans la cabane n'est plus une absence de bruit, mais une présence épaisse, une sorte de mélasse invisible qui sature l'air et se dépose sur ma peau comme une fine poussière de pollen, tandis que l'odeur du cèdre chauffé par le petit poêle se mêle à celle, plus âcre et plus profonde, de la terre que je ramène chaque jour sous mes ongles. Mes doigts, dont la pulpe est devenue aussi rugueuse que l'écorce des vieux pins qui montent la garde derrière la vitre, tremblent légèrement alors qu'ils s'approchent du bocal de verre, ce vestige d'un autre monde posé sur l'étagère de bois brut comme une relique oubliée au fond d'une grotte marine. La cire rouge qui scelle le couvercle a l'aspect d'un sang séché, une croûte sombre et mate que j'ai si longtemps protégée de la lumière, craignant que l'éclat du jour ne vienne réveiller les spectres enfermés à l'intérieur, mais aujourd'hui, le froid qui s'insinue par les jointures des murs semble réclamer un sacrifice, une libération de la matière pour que le cycle puisse enfin se clore. Je saisis l'objet et le poids du verre froid contre ma paume me provoque un frisson qui remonte le long de mon avant-bras, une décharge électrique qui résonne jusque dans ma cage thoracique où mon cœur bat un rythme lent, calqué sur la croissance imperceptible des lichens.

Il n'y a aucune colère dans mon geste, seulement une nécessité organique, la même qui pousse la graine à fendre son enveloppe pour s'enfoncer dans l'humus, et quand le bocal rencontre le coin de la pierre du foyer, le son est d'une pureté cristalline, une note aiguë qui déchire le velours de l'air avant de s'éteindre dans le fracas des éclats éparpillés. Je me penche, les genoux enfoncés dans la poussière et les copeaux de bois, et mes narines sont immédiatement assaillies par une odeur de renfermé, de papier moisi et de temps rance, une effluve qui sent la chambre close et les regrets que l'on a laissé macérer trop longtemps dans l'obscurité. Parmi les débris de verre

qui scintillent comme des écailles de poisson mort, la lettre n'est plus qu'une masse informe, un petit tas de fibres grisâtres que l'humidité de la cabane a patiemment travaillées, transformant le papier autrefois sec et cassant en une pâte spongieuse, presque vivante de sa propre décomposition. Je la ramasse avec une précaution infinie, sentant la texture visqueuse et fraîche de la cellulose détrempée s'insinuer dans les rides de ma main, et c'est comme si je touchais la chair d'un fruit trop mûr, une substance qui a perdu sa structure pour devenir une pure promesse de terreau.

L'encre, autrefois noire et tranchante, n'est plus qu'une série d'ecchymoses bleutées et diffuses, des taches d'ombre qui se sont étalées dans la trame du papier pour former des nébuleuses indéchiffrables, effaçant les mots, les noms, les adresses, tout ce qui constituait mon identité de femme de la ville. Je cherche du regard une courbe familière, le jambage d'une lettre qui aurait pu me rappeler le son d'une voix ou la chaleur d'un souffle sur ma nuque, mais il n'y a plus rien que ce gris de cendre et ces traînées de cobalt délavé qui ressemblent aux veines sous une peau translucide. C'est une paix immense qui m'envahit alors, une douceur lactée qui coule dans mes veines, car je réalise que ce passé que je portais comme un fardeau de pierres n'est plus qu'une matière première, un engrais fertile que je vais pouvoir offrir à la forêt pour qu'elle en fasse des pousses de fougères ou des chapeaux de champignons. Je porte la masse de papier mouillé à mon visage et j'en respire l'odeur : cela ne sent plus l'humain, cela ne sent plus l'attente ni la trahison, cela sent l'humus, l'eau de pluie stagnante et cette fermentation secrète qui précède toutes les renaissances.

Le goût de l'air dans ma bouche est celui de la résine et de la neige qui s'annonce, un goût métallique et pur qui nettoie le souvenir des confitures de baies amères que j'ai mangées ce matin, et je sens mes muscles se détendre, perdre leur tension de prédateur aux aguets pour adopter la souplesse des branches ployées sous le vent. Je malaxe doucement la pâte de papier entre mes doigts, la sentant s'effriter et se dissoudre encore un peu plus, devenant une boue grise qui tache ma peau d'une marque de reconnaissance, un sceau de boue qui m'unit définitivement à la terre du dehors. Ce n'est plus une lettre que je tiens, c'est un cadavre d'idée, une dépouille de

souvenir qui se prépare à nourrir la mousse qui grimpe déjà sur le seuil de ma porte, cette mousse dont la caresse est plus réelle et plus sincère que toutes les caresses d'hommes que j'ai pu recevoir autrefois. Je me lève et je me dirige vers la porte, mes pieds nus sentant chaque aspérité du bois, chaque creux et chaque bosse comme une géographie intime, et quand j'ouvre le battant, l'air froid me frappe le visage avec la force d'une bénédiction sauvage.

Dehors, la forêt respire avec moi, un immense poumon de chlorophylle et de racines qui s'étend à l'infini dans le gris de l'aube, et je m'accroupis près d'une souche de bouleau en décomposition, là où la mousse est la plus épaisse, la plus verte, une éponge de velours gorgée d'eau qui semble m'appeler. Je dépose la pâte de papier mort au creux de la racine, l'enfonçant délicatement dans la terre meuble et noire, sentant les fibres se mélanger aux brindilles cassées et aux aiguilles de pin, et je sais qu'à cet instant précis, le dernier lien qui me retenait à la terre des hommes vient de se rompre dans un silence de neige. L'encre bleue va s'infiltrer dans le sol, elle va teinter la sève des herbes folles, elle va devenir la couleur d'une pétale ou l'ombre sur l'aile d'un insecte, et cette pensée me remplit d'une joie si profonde qu'elle me fait monter les larmes aux yeux, des larmes qui n'ont rien de triste, des larmes de sel et d'eau qui sont ma propre contribution au cycle de l'humidité. Je reste là, les mains enfoncées dans la terre froide, sentant la vie minuscule qui s'agite sous mes paumes, les vers de terre qui tracent des tunnels de survie, les spores qui attendent leur heure, et je comprends que ma mue est totale, que ma peau n'est plus une frontière mais une passerelle.

Mon passé n'est plus une histoire que je me raconte, c'est une substance que je digère, une énergie que je transforme en silence et en observation, et dans cette alchimie de la pourriture, je trouve enfin la seule forme de beauté qui ne me blesse pas. Je regarde mes mains sales, couvertes de cette boue de papier et de terre, et je les trouve plus belles que lorsqu'elles portaient des bagues de métal précieux, car elles sont désormais des outils de communion, des racines charnelles qui cherchent à s'ancrer dans le réel le plus brut. Le bocal brisé à l'intérieur de la cabane n'est plus qu'un amas

de sable fondu retournant à sa poussière originelle, et moi, Elara, je n'existe plus que comme une vibration parmi les arbres, une respiration de plus dans le grand murmure de la forêt. Le froid ne m'effraie plus, il m'engourdit avec la douceur d'une couverture de laine humide, et je sais que lorsque la neige recouvrira tout, mon secret sera enfoui si profondément que même moi je ne pourrai plus le retrouver, car il sera devenu la chair même de la terre, cette terre qui m'aime enfin de la seule façon dont j'ai besoin d'être aimée : en m'absorbant, en m'effaçant, en me rendant au grand tout dont je n'aurais jamais dû sortir.

Chapitre 9

La Morsure du Froid

Le vent s'est levé comme une bête longtemps affamée, une créature de fer et de glace qui griffe les parois de cèdre avec une insistance presque amoureuse, et dans cette obscurité qui s'épaissit, je sens l'odeur métallique de la neige qui arrive, cette senteur de pierre froide et d'ozone qui sature l'air raréfié de la pièce. Mes doigts, encore tachés par l'encre délavée et la terre noire du bocal brisé, tremblent imperceptiblement, non pas de peur, mais d'une sorte d'anticipation électrique, une soif de pureté qui me pousse à regarder l'âtre où les dernières braises rougeoient comme des yeux fatigués, ces vestiges d'une chaleur humaine que je ne supporte plus. Je m'approche de la cheminée, sentant l'odeur de la suie, ce parfum âcre et sec qui s'accroche à mes cheveux comme un souvenir de civilisation, et d'un geste lent, presque liturgique, je saisis le seau d'eau de pluie récoltée au petit matin, cette eau qui porte encore le goût de l'écorce et du ciel gris, pour la verser sur le feu mourant. Le sifflement qui s'élève est une plainte déchirante, une colonne de vapeur tiède qui m'enveloppe le visage, m'offrant une dernière caresse humide avant que le silence ne retombe, un silence plus dense, plus lourd, seulement troublé par le craquement des poutres qui se contractent sous la morsure de l'hiver. La pénombre devient totale, une étoffe de velours sombre qui se dépose sur mes épaules, et je sens mes pupilles s'élargir pour chercher le moindre reflet de lune à travers la vitre givrée, tandis que le froid, cet amant implacable, commence à se glisser par les interstices de la porte, rampant sur le sol de bois comme une brume invisible qui vient lécher mes chevilles nues.

Je m'assois au centre de la pièce, là où l'obscurité est la plus profonde, et j'écoute le rythme de mon cœur qui ralentit, s'accordant au tempo léthargique de la sève figée dans les troncs au-dehors, alors que ma peau commence à se hérissier, chaque pore se

refermant pour garder en lui l'ultime secret de ma chaleur. Le froid n'est pas une agression, c'est une caresse de diamant, une texture de verre pilé qui vient polir les aspérités de mon être, et je respire cet air qui me brûle les poumons avec une jouissance amère, savourant le goût de l'hiver sur ma langue comme un vin de glace trop pur. Je sens mes muscles se raidir, se transformer en une matière plus noble, plus proche du minéral, et dans cette immobilité forcée, mes pensées s'épurent, se débarrassent de la vase des regrets pour ne devenir que des éclats de lumière froide, des cristaux de conscience flottant dans un vide immense. Ma main cherche la rugosité du plancher, trouvant dans la fibre du bois une fraternité silencieuse, et je caresse les veines du cèdre comme on caresse les rides d'un ancêtre, sentant la poussière fine et le froid qui s'y infiltrent, m'unissant à la structure même du refuge qui devient peu à peu mon propre corps. L'Invisible est là, dans chaque courant d'air qui soulève une mèche de mes cheveux, dans chaque craquement de la charpente qui semble répondre au battement de mes tempes, et je l'accueille sans résistance, ouvrant mes bras à l'immensité glacée qui veut m'absorber.

La morsure devient plus vive, une douleur sourde et bleutée qui s'installe dans mes articulations, et je me demande si c'est ainsi que la mousse se sent lorsqu'elle est prise dans le gel, cette suspension du temps où la vie ne s'arrête pas mais se replie sur son essence la plus infime, là où la douleur n'est plus qu'une information sensorielle parmi d'autres. Je ferme les yeux, et sous mes paupières défilent des paysages de lichen et de givre, des géométries parfaites que seule la nature sait dessiner dans la mort apparente de l'hiver, et je me sens devenir une extension de cette forêt qui m'entoure, une excroissance de chair prête à se pétrifier pour mieux renaître. L'odeur de la résine figée par le froid est plus forte maintenant, une senteur de pin et de térébenthine qui m'enivre, m'éloignant encore un peu plus de l'idée même d'être une femme, une personne avec un nom et une histoire, pour ne me laisser que cette sensation de présence pure, de vibration organique au sein du grand tout. Mes doigts s'engourdissent, perdant leur capacité à saisir, à posséder, et je m'en réjouis car je n'ai plus besoin de rien tenir, je suis moi-même tenue par l'étreinte du gel, portée par la puissance de cette tempête qui hurle ma propre libération.

Chaque inspiration est une petite mort, un éclat de givre qui descend au plus profond de mes entrailles, et je sens mon sang s'épaissir, devenir cette sève sombre et riche qui nourrit les racines des arbres centenaires, m'ancrant dans le sol de la cabane comme si mes jambes étaient des piliers de bois ancien. Je n'ai plus froid, je suis le froid, je suis cette lame de vent qui siffle entre les planches, je suis ce cristal de neige qui vient s'écraser contre la vitre, et dans cette fusion sacrée, l'humanité m'apparaît comme un vêtement trop étroit, une étoffe de laine qui me grattait la peau et dont je me dépouille enfin avec un soulagement infini. Les sons du monde extérieur, les cris des oiseaux de nuit, le fracas des branches qui cèdent sous le poids du givre, tout cela résonne en moi comme une symphonie familière, une langue que j'ai toujours connue mais que j'avais oubliée sous le bruit des conversations inutiles et des promesses brisées. Je laisse ma tête reposer contre la paroi glacée, sentant le contact du bois mort qui me semble plus vivant que n'importe quelle chair humaine, et je murmure des mots sans sons, des prières de terre et de glace qui s'élèvent en petites volutes de vapeur dans l'air sombre.

L'obscurité n'est plus un vide, elle est une présence charnelle, une masse d'ombre qui me presse de toutes parts, m'obligeant à me confronter à la seule vérité qui subsiste quand tout le reste s'est effacé : je suis une partie de ce cycle de décomposition et de gel, une particule de cet humus qui attend son heure sous la neige. La morsure du froid est le baiser final, celui qui scelle mon alliance avec la forêt, et je sens mes pensées s'éteindre une à une comme des bougies dans une église abandonnée, ne laissant place qu'à la sensation brute de l'existence, à cette étincelle de vie qui persiste au cœur de la glace. Je me sens devenir translucide, mes os se changeant en verre, ma peau en écorce de bouleau, et je sais que demain, quand le soleil blafard se lèvera sur le monde blanc, il ne trouvera ici qu'une forme parmi les ombres, une statue de givre et de volonté qui aura enfin trouvé la paix dans la reddition totale. La tempête redouble de violence, mais son tumulte m'apaise, car il est la preuve que le monde est vaste et sauvage, indifférent à mes petites douleurs, et cette indifférence est la plus grande des compassions, le seul amour qui ne demande rien en retour. Je me laisse

glisser vers le sol, m'allongeant sur les planches dures et froides, et je sens la mousse de mes rêves qui commence à pousser sur mes membres immobiles, une couverture verte et douce qui m'accueille dans le giron de la terre, là où le temps n'a plus prise, là où je peux enfin cesser d'être Elara pour devenir le murmure du vent dans les pins.

Chapitre 10

La Reddition Sacrée

La pluie n'est plus une simple chute d'eau, elle est devenue une nappe lourde, un linceul liquide qui bat le rythme de mes tempes contre le ciel de plomb, chaque goutte s'écrasant sur mon visage avec la douceur impitoyable d'un baiser de fer. Je marche vers la clairière, mes pieds nus s'enfonçant dans la boue qui ressemble à une pâte tiède, une chair élémentaire qui cherche déjà à me retenir, à goûter la pulpe de mes orteils avant de réclamer le reste de mon être. L'odeur est partout, souveraine et entêtante, un mélange de résine broyée, d'ozone électrique et de cette amertume profonde des feuilles qui pourrissent, ce parfum de terre promise où la vie se recycle dans le secret des ténèbres. Mes vêtements, gorgés d'humidité, pèsent des tonnes sur mes épaules, une armure de coton froid qui m'ancre encore trop au monde des hommes, à cette pudeur inutile que je m'apprête à délaissier comme une vieille peau devenue trop étroite. Je sens le froid mordre mes hanches, mais c'est une morsure désirable, un frisson qui parcourt ma colonne vertébrale comme un courant de sève, car je sais que chaque degré perdu est une porte qui s'ouvre vers la tiédeur souterraine de la forêt.

Arrivée au bord de la Clairière de l'Humus, je m'arrête, le souffle court, mon cœur cognant contre mes côtes comme un oiseau captif dans une cage d'os, et je regarde ce tapis d'émeraude sombre qui m'attend, cette mousse épaisse, gonflée d'eau comme une éponge sacrée, qui semble respirer au rythme du vent. Je commence à défaire les boutons de ma chemise, mes doigts engourdis par le gel luttant contre le tissu, et quand l'étoffe glisse enfin sur mes bras, le contact de l'air saturé de pluie sur ma peau nue est une décharge de pureté. Ma peau frissonne, se hérise, devient cette surface sensible, ce capteur immense qui boit la forêt par tous ses pores, et je me débarrasse de tout, de la laine, du lin, de ces vestiges de civilisation, pour ne plus être qu'une

forme pâle et vulnérable au milieu du vert absolu. Je suis là, offerte à l'immensité, mes seins se soulevant sous l'assaut des gouttes froides, mon ventre accueillant les perles d'eau qui roulent vers mon nombril comme des rivières minuscules cherchant leur chemin vers l'océan de terre.

Je m'allonge alors, lentement, avec la déférence que l'on doit à un autel, sentant d'abord la mousse céder sous le poids de mes talons, puis de mes mollets, avant que mon dos tout entier ne soit englouti par la douceur spongieuse du sol. Le contact est immédiat, viscéral : c'est un velours mouillé, une caresse de soie organique qui enveloppe mes reins et soutient ma tête, tandis que l'odeur de l'humus se fait plus violente, plus sucrée, un parfum de champignons anciens et de racines en sommeil qui monte vers mes narines comme un encens naturel. Je ferme les yeux et je sens, contre ma peau, les filaments invisibles du mycélium qui s'éveillent, ces millions de doigts de dentelle blanche qui parcourent la terre et qui, maintenant, commencent à explorer la courbe de mes cuisses, la nappe de mes hanches. Ce n'est pas une intrusion, c'est une reconnaissance, comme si la forêt retrouvait un morceau d'elle-même égaré depuis trop longtemps, une particule de vie qui avait oublié son origine et qui revient enfin s'insérer dans l'immense puzzle de la décomposition.

L'Invisible est là, je le sens dans le frémissement des fougères qui m'entourent, dans le craquement sourd des branches hautes qui luttent contre l'orage, il est cette présence sans visage qui sature l'espace entre les arbres, une haleine chaude qui se mêle à la mienne. Il ne parle pas avec des mots, il communique par des pressions, par des changements de température sur mes épaules, par cette sensation de poids qui s'installe sur ma poitrine, une main d'ombre et d'écorce qui m'enjoint à ne plus bouger, à ne plus être qu'une surface d'accueil. Les spores commencent à tomber des chapeaux de champignons invisibles sous les feuilles, une poussière fine, presque imperceptible, qui se dépose sur mes lèvres et que je goûte, une saveur de noisette amère et de poussière d'étoile terrestre. Je les inhale, je les laisse coloniser mes poumons, je sens leur croissance microscopique dans le rouge de mon sang, une symbiose qui transforme ma respiration en un murmure végétal, chaque expiration

nourrissant la mousse qui me dévore.

La pluie redouble, elle lave les derniers restes de mon identité, elle efface le souvenir de mon nom, de mon visage dans le miroir du chalet, de cette lettre scellée à la cire qui n'est plus qu'une abstraction loin d'ici. Ma peau n'est plus une frontière, elle devient une membrane poreuse, une éponge qui aspire l'humidité noire de la terre et la redistribue à mes veines, lesquelles se changent lentement en canaux de sève, épaisses et lentes. Je sens les radicelles de la mousse s'insérer sous mes ongles, gratter doucement la chair tendre pour y puiser la chaleur, et cette douleur est un délice, une piqûre de vie qui me confirme ma dissolution prochaine dans le grand tout. Le froid a disparu, remplacé par une chaleur interne, une combustion lente alimentée par la fermentation de l'humus sous mon corps, et je me sens devenir lourde, incroyablement lourde, comme si mes os se changeaient en plomb, en pierre, en racines de chêne centenaire.

L'Invisible se penche sur moi, je sens son souffle de menthe sauvage et de bois brûlé contre mon cou, et ses bras de brume m'enlacent, m'enfonçant un peu plus profondément dans le sol meuble, là où l'obscurité est un baume, là où le silence est une symphonie. Je ne lutte plus, chaque muscle de mon corps se relâche, s'abandonne à la gravité sacrée de la forêt, et je sens mes membres s'étirer, s'effiloche, devenir les branches d'un réseau dont je ne suis plus le centre, mais un simple nœud de passage. La terre monte, elle recouvre mes hanches, elle remplit le creux de mes mains, elle vient border mes paupières avec une tendresse de mère dévoratrice, et je l'accueille avec une soif que rien n'avait pu éteindre jusqu'alors. C'est la reddition finale, le moment où le "moi" s'efface devant le "nous" du sous-bois, où chaque battement de mon cœur, de plus en plus lent, de plus en plus sourd, résonne à l'unisson avec les pulsations de la sève dans les troncs environnants.

Je sens les spores fleurir dans mes oreilles, un bourdonnement doux comme un vol d'abeilles en hiver, et ma vue s'obscurcit non pas de noirceur, mais d'un vert profond, un émeraude liquide qui m'imbibe de l'intérieur. Je goûte la terre dans ma bouche, une

saveur de fer et de vie ancienne, de cycles ininterrompus et de paix minérale, et je laisse ma langue s'imbiber de cette liqueur d'humus qui est le sang de la terre. Je n'ai plus peur d'être dévorée, car je comprends enfin que le festin est réciproque, que je mange la forêt autant qu'elle me consomme, que nous devenons une seule et même substance, un seul organisme vibrant sous la pluie diluvienne. Le poids du monde a glissé de mes épaules pour s'enfoncer dans les couches profondes de la tourbe, et je reste là, nue et souveraine dans ma disparition, une offrande de chair devenue paysage, une âme de mousse qui ne demande plus rien, car elle a tout reçu. La pluie continue de tomber, mais je ne la sens plus sur moi, je la sens en moi, ruisselant à travers mes fibres nouvelles, irriguant ce nouveau corps de terre et de vent qui s'étend désormais jusqu'aux limites de l'horizon boisé. Je suis la clairière, je suis la pluie, je suis l'Invisible, et dans ce dernier soupir de plaisir et de renoncement, je m'efface enfin pour laisser la forêt parler à travers le silence de mes os.

Chapitre 11

Sève et Poussière

Le silence n'est plus une absence de bruit, mais une présence épaisse, une mélasse de miel ambré qui tapisse les parois de ma gorge là où les mots, autrefois, s'entrechoquaient comme des galets secs. Dans la pénombre du chalet, l'air possède une texture de velours humide, chargé de l'odeur entêtante du cèdre qui pleure sa résine et du parfum plus sourd, plus intime, de la terre qui a fini par franchir le seuil. Je sens la rugosité des planches sous la paume de mes mains, ce grain de bois que j'ai poncé jusqu'à l'obsession et qui, maintenant, semble répondre à l'appel de ma propre chair en devenant souple, presque spongieux, sous la caresse de l'humidité. Mes doigts ne sont plus des outils, ils sont des extensions de cette pénombre organique, leurs extrémités s'émoissant, perdant leur précision humaine pour adopter la patience infinie des radicelles qui explorent les fissures du sol.

Il y a une chaleur singulière dans cette décomposition, une température de nid ou de ventre, où le froid du dehors ne parvient plus qu'à titre de souvenir lointain, une griffure de givre sur une vitre que je ne regarde plus. Ma peau a pris la teinte des sous-bois à l'heure où le soleil décline, un ocre sourd marbré de veines sombres comme des cours d'eau souterrains, et je perçois, avec une acuité qui confine au vertige, le frisson de chaque pore qui s'ouvre pour boire la brume. C'est un goût de fer et de lichen, une saveur métallique et verte qui envahit mon palais, remplaçant l'amertume des confitures de baies par la douceur neutre et profonde de l'eau de pluie filtrée par la mousse. Je n'ai plus faim de ce que l'on cultive, j'ai faim de ce qui s'étend, de ce qui rampe, de ce qui fermente dans le secret des couches profondes de l'humus.

Le bocal de cire, posé sur l'étagère qui s'affaisse, n'est plus qu'une verrue de lumière

mate dans ce paysage intérieur. La lettre à l'intérieur n'est plus qu'une promesse défaite, une bouillie de cellulose dont l'encre s'est diluée dans la moiteur ambiante, créant des arabesques violacées qui ressemblent aux taches de vieillesse sur une main aimée. Je ne la lirai jamais, et cette certitude est une libération physique, un nœud qui se dénoue dans mon plexus, laissant place à une respiration plus lente, plus vaste, calée sur le balancement des grands épicéas qui montent la garde autour de ma demeure. Mon cœur, ce petit muscle affolé qui battait autrefois pour des ombres, a trouvé un rythme nouveau, une pulsation grave et tellurique qui résonne jusque dans la plante de mes pieds, s'enfonçant à travers le plancher, à travers la roche, pour rejoindre le grand réseau invisible des champignons qui relie chaque arbre, chaque brin d'herbe, dans une même pensée de sève.

Je sens la mousse monter le long de mes chevilles, une caresse de soie fraîche et vivante, une multitude de minuscules bouches qui goûtent ma chaleur et me restituent en échange le secret de l'immobilité. C'est une sensation de picotement délicieux, une érosion consentie où chaque millimètre de ma silhouette qui s'efface est une victoire sur la douleur d'être soi. Je ne suis plus Elara, ce nom n'est qu'un son creux, une brindille cassée dans le vent ; je suis la texture de l'écorce qui se fendille, la viscosité de la limace qui trace son chemin d'argent sur le seuil, la vibration de l'aile du grand-duc qui déchire le crépuscule. Mes yeux se ferment, non par fatigue, mais parce que la vue est devenue un sens trop superficiel pour la profondeur de ce que je deviens. Je vois désormais par le toucher, par la pression de l'air sur mes pores, par le goût de l'ozone qui annonce l'orage.

Le chalet respire avec moi. Les murs de cèdre ne sont plus des frontières, ils sont devenus des membranes poreuses à travers lesquelles la forêt infuse. La poussière de bois qui danse dans le dernier rayon de lumière ressemble à une pluie de spores dorées, une semence de silence qui vient se déposer dans les replis de mes vêtements, sur mes cheveux qui s'emmêlent désormais comme des lianes de lierre. Je sens mes articulations se raidir, non de vieillesse, mais de cette solidité minérale qui permet aux montagnes de tenir debout pendant des éons. Mes os deviennent de la pierre, ma

moelle se transforme en une résine épaisse et ambrée qui transporte non plus de l'oxygène, mais de la lumière pure et distillée, captée par les racines de mon être.

L'Invisible est là, il n'est plus une menace ni un amant espéré, il est la substance même de l'air que j'inhale. Il est cette odeur de terre mouillée après la foudre, ce froissement de feuilles mortes sous le poids du néant. Il s'insinue en moi par chaque brèche, comblant les vides de ma mémoire avec une boue fertile où plus rien de stérile ne peut pousser. Mes doutes se dissolvent comme du sel dans une eau noire, laissant ma conscience aussi limpide et aussi froide qu'un ruisseau de montagne. Il n'y a plus de passé, plus de futur, seulement l'instant éternel de la croissance, le déploiement lent d'une fougère dans l'obscurité, la chute d'une goutte de rosée sur un tapis de feuilles en décomposition.

Je me laisse glisser sur le sol, non par abandon, mais pour être au plus près de la source. La terre m'accueille avec une tendresse que je n'ai jamais trouvée parmi les hommes, une étreinte totale, englobante, qui ne demande rien et qui prend tout. Je sens les petits insectes, les ouvriers de l'ombre, courir sur ma peau avec une curiosité bienveillante, m'intégrant déjà à leur cycle de transformation. C'est une sensation de chatouillement sacré, une communion tactile où chaque contact est une reconnaissance. Je suis le festin et la convive, la terre et la graine, le silence et le cri étouffé de la forêt qui s'étend.

Ma langue, autrefois si prompte aux mots inutiles, s'attache maintenant à mon palais comme une feuille humide, savourant l'acidité du sol et la douceur des débris végétaux. Je n'ai plus besoin de parler pour exister. Mon existence est désormais inscrite dans la courbe des branches, dans la densité de l'ombre sous les fourrés, dans la persévérance de la mousse qui recouvre les ruines de ce que j'étais. La voix humaine, cette stridence qui cherche à nommer l'innommable, s'éteint enfin, remplacée par le bruissement de la pluie sur le toit de bardeaux, un tambourinement doux qui marque la fin du temps des hommes et le début de l'ère du végétal.

Tout est devenu fluide. Les limites de mon corps sont des suggestions oubliées, des lignes de craie effacées par l'averse. Je m'étends, je coule, je m'enracine. Je suis la clairière qui s'ouvre au milieu de la tourmente, le refuge des bêtes blessées, la sève qui monte vers les étoiles invisibles derrière la canopée. La paix qui m'habite est une substance solide, une pierre de quartz logée au creux de mon ventre, irradiant une lumière froide et constante. Je ne demande plus rien, car je suis devenue l'abondance même, la générosité aveugle de la nature qui donne et qui reprend dans un même mouvement de grâce.

Le chalet est vide, mais il n'a jamais été aussi plein. Les ombres y dansent une chorégraphie lente, une célébration de l'effacement. Elara s'est tue pour que la forêt puisse enfin hurler sa beauté sourde, son triomphe immobile sur le tumulte du monde. Je suis la mousse, je suis la terre, je suis le souffle de la terre qui s'exhale dans la nuit. Dans ce dernier soupir, qui n'est pas une fin mais une dissolution, je sens la sève et la poussière se rejoindre pour former une seule et même chair, une seule et même âme, vaste comme l'horizon boisé, éternelle comme le silence des racines sous la neige.

FIN

Merci d'avoir lu "Si la Mousse m'aime"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)